NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 Nº 5 1949

L'évolutionnisme, science ou conception du monde ? À propos d'un livre récent

F. ELLIOTT (s.j.)

p. 519 - 522

https://www.nrt.be/es/articulos/l-evolutionnisme-science-ou-conception-du-monde-a-propos-d-un-livre-recent-2746

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'EVOLUTIONNISME : SCIENCE OU CONCEPTION DU MONDE ?

L'explication évolutionniste de l'univers biologique rencontre de la part de maint croyant une opposition assez tranchée: le chatoiement d'une théorie à laquelle les découvertes scientifiques récentes valent une vogue sans cesse croissante, déguiserait mal, croient-ils, un réseau sous-jacent d'axiomes matérialistes. Spiritualistes trop naïvement assurés, inquiets peut-être de l'emprise de la science sur l'homme, ces adversaires boudent l'évolutionnisme. Plusieurs écrits de synthèse, en particulier des ouvrages d'outre-Rhin, manifestent pareille opposition, et le livre que nous nous proposons d'analyser en offre un exemple typique (1). Zoologiste et paléontologiste catholique, l'auteur entreprend la défense de la philosophie spiritualiste contre les tendances matérialistes de la biologie contemporaine. Selon lui, l'évolutionnisme ne résiste pas à une critique sérieuse ; aussi bien, sans examen ultérieur, doit-il être déjà rejeté en raison de ses présupposés matérialistes. A son avis, la ressemblance des espèces animales et végétales tient moins aux mécanismes de l'hérédité qu'à l'unité du plan réalisé en elles. L'hypothèse évolutionniste n'est nullement vérifiée : jamais on ne détermine une transformation (Umwandlung), tout au plus parvient-on à provoquer une déformation (Abwandlung). Les mutations, c'est-à-dire les changements brusques de potentiel héréditaire que l'on observe en nature comme au laboratoire, n'ont créé que des races nouvelles : jamais elles n'ont donné naissance à une nouvelle espèce. A l'intérieur même des espèces, l'évolution décelée révèle une montée, une finalité qui ne peut s'expliquer par le hasard. Le plan qu'elle réalise exclut le jeu du mécanisme aveugle rêvé par les évolutionnistes. « Tous les êtres vivants, déclare l'auteur, sont ordonnés de façon logique et systématique. L'existence d'un type idéal rend possible l'édification d'une classification... La vie découle d'un principe naturel d'ordre immatériel : l'entéléchie. Elle ne peut se comprendre par la mécanique » (144). Et l'auteur de conclure, non sans une pointe d'emphase : « La conception moniste et mécaniciste (c'est-à-dire athée) de la nature s'est effondrée. La vie révèle l'esprit » (Im Bios ist ein Logos zu erkennen).

Cet ouvrage chevauche donc sur deux domaines nettement distincts de connaissance : celui de la science exacte et celui de la philosophie. Cette distinction des modes de connaître, l'auteur l'affirme en son dernier chapitre : la science s'attache au sensible et au superficiel, la philosophie prétend à une saisie profonde et spirituelle de la réalité. Au cours de l'exposé cependant les frontières respectives sont méconnues au grand dommage de l'une et de l'autre : la théorie scientifique s'embarrasse de concepts métaphysiques, et la philosophie risque de s'enliser dans l'empirisme. Philosophie et science sortent diminuées et affaiblies de la confusion.

Faute de se limiter au domaine de l'expérience sensible et du déterminisme des phénomènes, l'exposé de l'auteur pèche par manque de vrai sens scientifique. Selon les conceptions de la biologie totalitaire qui y est professée (Ganzheitsbiologie), la vie est une donnée primordiale : elle ne saurait souffrir les

(1) Dr. O. Kuhn, *Die Deszendenztheorie*. Bamberg, Meisenbach, 1947, 148 pp.

méthodes d'analyse. Vérifiées sans doute dans l'organisme vivant, les lois de la physico-chimie y sont cependant troublées et dirigées par la finalité qui lui est propre. Affirmations difficiles à soutenir en face des données de la bio-physicochimie qui ne cesse de répéter que toutes ses lois sont aussi strictement respectées dans le vivant qu'en dehors de lui et que de part et d'autre le bilan énergétique se solde invariablement par un accroissement d'entropie. « Les phénomènes physico-chimiques qui se passent dans les corps vivants sont exactement les mêmes, dit Claude Bernard, quant à leur nature, quant aux lois qui les régissent et quant à leurs produits que ceux qui se passent dans les corps bruts. » Si attrayantes pour l'esprit qu'elles puissent être, les considérations sur l'« unité dynamique, la finalité, la totalité de l'organisme » manquent de rigueur scientifique : elles échappent au déterminisme de la nature et se dérobent au contrôle, et à la mesure qui fait le caractère exact et positif de la science, dont elle constitue le critère propre. Toute l'ambition de la science se limite à l'analyse de notre expérience sensible dans un but de systématisation ; elle espère découvrir la relation des phénomènes et agir sur leur succession. Elle s'attache à tout l'univers et à chaque organisme en particulier, s'applique à le défaire et à le remonter, comme on le ferait d'un mouvement délicat et complexe d'horlogerie, dans l'espoir d'en percer un jour le subtil mécanisme. « Nous devons simplement dire, remarque Claude Bernard à ce sujet, que les machines vivantes sont incomparablement plus complexes que les machines brutes qui sont l'œuvre de l'homme » (Progrès de la physiol., pp. 222, 214).

En tant qu'homme de science, le biologiste doit faire abstraction du principe animé ou de la force vitale, afin de ne pas sortir des limites qui lui sont imposées par la méthode scientifique elle-même. Pour préciser l'objet de son étude, il lui suffira de nommer le système matériel que, dans le langage courant, on appelle « vivant ». Il évite les définitions trop raffinées : elles risquent, trop étroites, de ne pouvoir englober l'objet de la recherche, à moins qu'elles ne soient larges au point de perdre toute utilité pratique. En tout cas, s'attachant au vivant, le biologiste veut ignorer la « vie » en tant que telle, radicalement inaccessible aux méthodes d'investigation de la science. Aucun instrument ne peut détecter le principe vital qui ne se situe ni aux confins de la matière, ni même dans son prolongement. Au contraire, pour reprendre une pensée chère à Bergson, qui veut marcher à la rencontre de l'esprit doit aller au rebours de la matière. Déposés les instruments de mesure et abandonnées les méthodes de penser déterministes, il faut ramasser dans une vision unique la multiplicité des fonctions et des activités du vivant et s'efforcer de saisir par l'intérieur l'unité dynamique de la vie. Mais ce faisant, on quitte le terrain de la science pour s'engager sur le chemin de la philosophie.

Cette réflexion philosophique d'ailleurs, rien ne l'interdit au biologiste. Comme tout homme, il a sa vision des choses, et la vie, le fait de la vie, s'impose à lui. Si, dans son étude de la nature et pour découvrir la causalité des phénomènes vitaux, il recourt aux instruments scientifiques, il se soumet seulement aux limitations inhérentes à la méthode expérimentale et ne préjuge en rien d'une conception du monde. Le biologiste fait profession de positivisme pour des raisons strictement méthodologiques : il réserve complètement son interprétation philosophique de l'univers. Celle-ci est rigoureusement indépendante de celles-là. En fait comme en droit, les deux domaines sont distincts et doivent le rester si on ne veut pas tout confondre. Aussi attrayante qu'elle soit, la biologie totalitaire ressemble trop à la pure spéculation, elle est trop éloignée de la recherche précise et humble que pour prétendre au titre de science exacte. Il fut un temps sans doute, où, sous l'impulsion de **H. Driesch et de Bertalanffy, cette biologie philosophique connut une grande**

vogue : elle eut le mérite de s'opposer aux attaques insolentes du scientisme matérialiste, et, le combattant avec ses propres armes, elle sut favoriser certaines « conversions » au spiritualisme. Il faut le reconnaître et lui en savoir gré. Mais il faut oser dire aussi que, désireux de s'ériger en « science de la vie », le vitalisme n'est jamais sorti d'un verbalisme assez stérile et qu'il pourrait malaisément figurer parmi les sciences exactes.

L'auteur ne s'est cependant pas contenté de dénaturer la science en y introduisant des notions étrangères ; il a encore — et c'est plus grave — sous-estimé la philosophie en la situant implicitement au niveau des sciences. Il combat le transformisme en vertu du matérialisme qu'il recèle : « L'évolutionnisme (Deszendenztheorie) est essentiellement athée » (97). Poussé jusqu'à ses dernières limites, l'évolutionnisme débouche dans le matérialisme : telle est en fin de compte l'objection. Or cette logique nous paraît bancale. L'évolutionnisme est un système scientifique. Il semble impossible que la science exacte puisse entrer en conflit avec la philosophie ou la théologie, parce que jamais ces modes divers de connaissance ne se trouvent en continuité de concepts.

En mettant science et philosophie sur le même pied, on commet une erreur non moins déplorable que celle du chirurgien libre-penseur un peu naïf qui, « n'ayant jamais découvert l'âme au bout de son scalpel », s'estimait dispensé de croire à son existence ! Incapable de prouver jamais la non-existence de l'âme, la science n'est pas davantage à même de fournir un argument sérieux en faveur du spirituel.

« L'enchaînement logique des formes ainsi que leur contingence mène vers une cause absolue (Dieu), que nous ne présupposons pas, mais que nous établissons sur le principe de causalité » : pareille proposition appelle une distinction. Entend-on donner valeur scientifique à cette expression « la connaissance des formes et la contingence » ? Cette affirmation nous paraît dépourvue de sens. Lui confère-t-on une signification philosophique ? Cette expression est déplacée dans un exposé scientifique, et la preuve métaphysique de l'existence de Dieu qu'elle introduit manque de rigueur. Que dire d'une assertion philosophique de ce genre : « La doctrine de l'immanence est fausse ; la vie doit être comprise de façon dualiste, faute de quoi l'existence des cadavres devient incompréhensible » ? C'est rendre mauvais service à la vérité que de la défendre par des arguments douteux.

La philosophie est une connaissance d'ordre intérieur qui éclaire l'homme sur le sens de sa vie et sa destinée. Elle n'a donc rien à recevoir, du moins de façon directe, d'une connaissance extérieure et superficielle, comme lui en peut fournir la science. Situer la philosophie dans le prolongement des sciences, c'est en faire une « hyper-science » dont le zèle indiscret de synthèse n'engendre que trouble et confusion. La vraie philosophie se situe à l'antipode de la science : celle-ci analyse le phénomène en éléments statiques, celle-là saisit l'acte lui-même en son dynamisme. L'une s'attache au déterminisme, l'autre rejoint la spontanéité. Dans son analyse du vivant, la première ne découvre que multiplicité de mécanismes, la seconde englobe d'une seule vue l'activité du vivant et y saisit le principe vital. La science se penche sur la matière ; cette matière fût-elle vivante, elle n'en perçoit pas la « vie ». La philosophie s'ouvre à l'esprit et reconnaît la vie en s'insérant dans son courant.

Par la philosophie et surtout par la foi, l'homme de science, comme les autres, acquiert sa vision du monde. Il croit en Dieu, créateur du ciel et de la terre ; de cette terre qu'il sent si ferme sous ses pieds et qu'il reçut de Dieu pour champ de labeur et pour royaume. Pareille vision du monde confère une certitude qui permet de s'adonner aux sciences avec une parfaite liberté d'esprit, là même où le scientifique matérialiste ne pouvant porter son espérance au delà de l'horizon terrestre, s'embarrasse de préjugés même

en science. Pour garder à la foi toute son intégrité, on évitera de la faire dépendre indûment de conclusions scientifiques, imparfaites aussi bien et toujours aléatoires. Loin de « mettre la doctrine de la création sur le même pied que l'évolutionnisme, afin de choisir entre les deux sur la base de données empiriques » (p. 14), on dira qu'une thèse philosophique, qu'un dogme tel la création, ne saurait être opposé à une théorie scientifique évolutionniste. Le fait de la création s'impose en vertu d'arguments d'ordre métaphysique ou révélé. Le nier serait une erreur, une hérésie et une diminution de l'homme. Mais parlant sciences exactes, nous comparerons la théorie « fixiste » proclamant l'immutabilité des espèces, et l'évolutionnisme, fondant notre choix sur la valeur des données empiriques justifiant ces systèmes scientifiques.

Après cet exposé de principe, il conviendrait d'aborder la discussion de la portée scientifique de cet ouvrage succinct, en comparant le « fixisme typologique » préconisé par l'auteur avec l'évolutionnisme. Mais l'entreprise déborderait le cadre de cette note. Qu'il suffise de souligner ici que dans les milieux scientifiques la « biologie totalitaire » a perdu toute estime. Il ne s'ensuit pas que tout homme de science rejette à priori le fixisme comme hypothèse explicative : une théorie étayée de preuves solides retiendra toujours son attention. Mais précisément tous les arguments apportés jusqu'à présent à l'appui du fixisme se sont révélés caducs et l'élaboration de cette théorie se ressent trop de la pure spéculation. L'évolutionnisme au contraire éclaire si bien les données de la paléontologie, il intègre si adéquatement les enseignements de la génétique moderne et offre un tel champ au contrôle expérimental qu'il rencontre actuellement la faveur de la plupart, sinon l'unanimité des biologistes (nous citerons parmi tant d'autres Rensch, Mayer, Dobzhansky, Simson, Huxley, Heberer, Bauer, Timoféeff-Ressovsky, Vavivlov...). Ajoutons que, du point de vue strictement méthodologique, l'évolutionnisme se présente comme un mode d'explication plus simple et plus rationnel que le fixisme : plus simple, parce qu'il suppose des mécanismes plus élémentaires et mieux vérifiables ; plus rationnel, parce qu'il n'invoque pas de causalité nouvelle et inconnue et qu'il fait reculer la frontière de l'inconnaissable. Mais quelle que soit sa valeur, l'évolutionnisme reste une théorie scientifique : il est aussi peu athée d'y adhérer que de croire que la terre tourne autour du soleil.

En somme, plutôt que de s'insurger contre la biologie moderne, l'auteur eût mieux fait de s'en prendre au « scientisme » et à ses prétentions de fonder un matérialisme sur des données scientifiques. Le lecteur saura gré à l'auteur de ses louables intentions et appréciera son zèle pour la défense de la transcendance et le primat des valeurs spirituelles. Mais, pour se convaincre de la transcendance de l'esprit, il n'est que de s'ouvrir à lui et de reconnaître sa manifestation dans la création. Mieux que quiconque peut-être, le biologiste en est capable : lorsque, déposant ses instruments, il s'abandonne à la contemplation de l'histoire de la vie, comment pourrait-il ne pas s'émerveiller de cette inépuisable richesse de l'invention biologique que la science lui révèle ? Il devine à l'aube des temps la lente élaboration de la vie sur la terre, il la voit se diversifier et se répandre à travers les océans, conquérir la terre ferme et remplir le ciel, envahir à ce point notre planète que des pôles à l'équateur aucun « domaine habitable » ne reste inoccupé. Et la luxuriance des organismes vivants suggère au savant l'incoercible force du créateur, l'incomparable richesse dont notre biosphère n'est que le reflet, reflet plus ou moins timide souvent, mais radieusement épanoui dans l'homme, image du Dieu créateur et objet de ses délices.

Louvain. F. ELLIOTT, S. I.